Nous, simples chasseurs d'Europe, nous bornons no ambitions cynégétiques au lièvre, au lapin, au perdreau, à la bécasse, au faisan, et autres volatiles exquis, honneur de la broche et délices de la table ; nous poursuivons le daim, le chevreuil, le cerf, le sanglier ; nous ajustons de loin en loin un ours inespéré ou quelque loup inattendu, fuyant à toutes jambes notre implacable civilisation.

Les chasses pittoresques et formidables sont ailleurs. Elles sont en Afrique, en Asie, dans les contrées sauvages et lointaines où l'homme ne s'est pas encore définitivement installé.

C'est là que, avides d'émotions et de périlleuses aventures, quelques chasseurs privilégiés vont affronter le lion, le tigre, le rhinocéros, le buffle, le jaguar, l'éléphant, l'ours des Montagnes Rocheuses, redoutable descendant de l'ours des cavernes.

Les chasseurs de grands fauves appartiennent presque tous aujourd'hui à la race britannique. Nous en avons eu notre part, et leurs noms resteront parmi les plus fameux : Gérard, surnommé le Tueur de Lions ; Bombonnel, surnommé le Tueur de Panthères.

Mais, à l'heure présente, c'est en Angleterre qu'on trouve le plus grand nombre de chasseurs de grands fauves. Ce sport est fort à la mode parmi les représentants de la plus haute aristocratie d'outre-Manche. Il faut être très riche, en effet, pour se permettre ce luxe d'aller chasser le lion, le tigre, le jaguar jusque dans les lointaines vallées de l'Himalaya et les jungles indiennes.

Ces chasses sont souvent de véritables expéditions militaires, exigeant l'équipement de centaines d'hommes, porteurs, gardiens, cuisiniers, charpentiers, chargés de construire les cabanes, véritables fortins d'une solidité à toute épreuve, et de tenir à distance les tribus hostiles rencontrées dans les pays qu'on traverse.

I

Parmi les Anglais qui se sont fait récemment une réputation de chasseurs de grands fauves, il faut mentionner en première ligne sir Robert Harvey, baronnet, un superbe type de gentleman-farmer.

Je l'ai vu dans sa magnifique résidence de Langley Park, à Slough. La maison n'est qu'un vaste musée de trophées glorieux. Comme tapis, des peaux de grands fauves ; à tous les murs, des têtes de rhinocéros, d'hippopotames, de yaks, d'antilopes, d'ours, de panthères, de léopards, de tigres, de lions. Au pied du grand escalier, la gueule menaçante d'un tigre. Autour d'une colonne s'enroule un python monstrueux. Toutes ces têtes, étranges et farouches, ont leur légende et leur histoire, rappellent une date, une lutte, un danger, une victoire arrosée de sang.

Sir Robert a fait trois expéditions de chasse en Afrique, au pays des Massaï et dans le district de Kilima-Njaro. Il a chassé aussi aux Indes, au Siam, au Thibet, en Islande.

Est-ce que ces dangers, ces fatigues, ces obstables qu'il a affrontés, ces luttes qu'il a soutenues, ces émotions qu'il a éprouvées, ne sont pas la vie elle-même ? N'est-ce pas aussi une source féconde d'endurance, de vigueur, de sang-froid, d'énergie ? N'est-ce pas encore comme une double victoire remportée par l'homme sur la nature et sur lui-même ? N'est-ce pas enfin une sorte de révélation superbe de puissance physique et d'autorité morale, de domination latente et souveraine qui grandit l'homme, l'élève et l'ennoblit à ses propres yeux ?

Il faut au chasseur qui veut lutter contre des adversaires aussi redoutables une provision d'énergie peu commune, qui met à contribution le meilleur de ses facultés.

C'est avec raison que sir Robert nous disait qu'en une seule année passée dans les jungles à chasser le tigre, il avait " fait provision de courage et de résistance pour le reste de ses jours."

Figurez-vous un gigantesque champ de blé, dont les tiges, de la grosseur du doigt, mesureraient sept mètres de hauteur, et seraient reliées entre elles par un inextricable réseau de plantes grimpantes.

Imaginez des arbres immenses, manguiers, bananiers sauvages, tamariniers, dont la tête domine cette forêt de lianes, cet océan de verdure et qui laissent traîner jusqu'au sol leurs branches couvertes de fleurs multicolores à l'odeur pénétrante. Une végétation folle d'herbes géantes couvre la terre, enveloppe et étreint l'être humain qui veut s'aventurer dans ces solitudes, végétation tellement épaisse, tellement luxuriante, qu'il est presque impossible d'avancer, et qu'on ne voit pas le plus souvent l'azur du ciel.

Telle est la jungle indienne, d'une majestueuse et terrible beauté. Nous sommes dans le domaine des grands fauves : ils en sont les rois sanguinaires et sauvages. Les rares indigènes ne parlent qu'avec respect du Seigneur Tigre, qui vient jusque dans les villages chercher la proie qu'il convoite.

L'hippopotame s'y rencontre avec les léopards, les hyènes et les serpents géants dont on voit les anneaux aux sombres couleurs onduler dans les herbes.

C'est dans cette jungle mystérieuse que sir Robert a chassé pendant près de vingt ans. Le campement, protégé par de solides palissades, était confié à la garde d'une trentaine d'hommes, tandis que l'élite des chasseurs s'en allait, pendant deux ou trois mois, à la poursuite des grands fauves.

Lion tué au Sénégal.—Un des plus gros qui aient été tirés.

Sur la terre africaine, même manière de procéder. Sir Robert prenait avec lui 300 hommes, dont il renvoyait le tiers à la côte dès qu'il avait établi son campement.

Ecoutez-le raconter une des chasses les plus périlleuses qui soient au monde, la chasse au buffle.

Un jour, il rencontre, dans les hautes herbes, un buffle énorme ; aussitôt il le vise, et d'une première balle lui brise plusieurs côtes. Mugissant de colère et de douleur, le monstre s'élance sur le chasseur. Sans s'émouvoir de cet assaut formidable, sir Robert envoie une nouvelle balle au buffle, qui s'arrête, hésite et se précipite avec une fureur nouvelle.

Alerte et vigoureux, sir Robert espère par une tactique habile, éviter l'animal. Vains efforts ! Le buffle, au comble de la rage, s'avance, soufflant, frémissant, il va atteindre le chasseur, que ne pourront sauver ni son admirable agilité, ni son courage.

C'en est fait de lui. Que peut-il, dans cet épouvantable corps à corps ? Et cependant, le voici toujours debout, étreignant d'une main la corne du monstre et frappant avec la crosse de son fusil des coups redoublés sur ses naseaux fumants.

Quelle lutte ! Mais on dirait que cette résistance imprévue a doublé la colère du buffle. Il secoue sa tête monstrueuse, et lance sir Robert à plusieurs mètres de là. Le porteur de fusil accourt. La bête fond sur lui, le perce de ses cornes, le piétine. Quand sir Robert revient du campement où il avait été chercher une nouvelle carabine, il se trouve en face de deux cadavres : le porteur est mort et le buffle expire.

Sir Robert Harvey a bien d'autres victoires à son actif. " En 1887, nous dit-il, les rhinocéros abondaient en Afrique. Nous en avons bien tué cent, dans le district d'Useri, sir John Willoughby et moi."

Chassant, un jour, dans ce district, sir Robert se trouve en face d'un gigantesque rhinocéros ; c'était le premier qu'il voyait. Le colosse paissait le plus tranquillement du monde dans une prairie couverte d'une herbe épaisse. Quelle excellente aubaine pour un chasseur de grands fauves ! Bien que le rhinocéros, animal irascible et grincheux entre tous, n'aime guère à être dérangé quand il se trouve à table, sir Robert, armé d'une carabine à gros calibre, s'avance hardiment vers le monstre qui, à sa vive surprise, ne l'aperçoit même pas.

Le chasseur s'approche encore ; le rhinocéros ne bouge pas. Quel est donc ce mystère ?

Sir Robert constata plus tard que le colosse était borgne.

Il fait quelques pas sans être vu, épaule sa carabine et fait feu. Le rhinocéros tombe comme une masse ou plutôt s'écroule comme un mur. Sa corne est une des plus longues qu'on ait jamais vues.

Autre chasse. C'était dans le district de Kilima-Njaro.

" Armé d'une excellente carabine, j'étais, nous raconte sir Robert, sorti de grand matin. Soudain, à une distance de deux cents pieds, passe une énorme lionne. Je vise et fais feu. Blessé à la patte, la bête se retire lentement vers un épais fourré. Je lui envoie aussitôt une seconde balle, qui ne fait qu'effleurer sa tête. Que va-t-il se passer ? Je charge vivement ma carabine et cherche à percer du regard la fumée de mon dernier coup de feu.

" Au même instant, je sentis une chose lourde et pesante passer au-dessus de mes épaules. C'est la lionne blessée qui avait bondi au-dessus de moi et qui se tenait là, à dix pas, menaçante et furieuse, prête à s'élancer de nouveau.

" Le fauve avait manqué son coup, je ne manquai pas le mien. D'une troisième balle, je lui brisai les reins."

II

Le vice-amiral Kennedy, le capitaine Montgomerie, M. T.-W. Greenfield, le capitaine G. Campbell, sont autant de chasseurs de fauves très renommés.

Le capitaine Montgomerie m'a raconté qu'étant au pays des Massaï, il a tué le plus grand lion qu'on ait jamais vu : il pesait 235 kilogrammes.

Le lion abonde dans le pays des Somalis, où il ne craint pas d'attaquer les campements des indigènes.

Un jour, c'était en 1895, M. Greenfield se reposait sous sa tente, lorsqu'il voit arriver, au galop de leurs chevaux, un groupe d'indigènes affolés. Ils viennent annoncer au chasseur qu'un lion de grandeur prodigieuse a pénétré jusque dans le village et a enlevé un enfant. M. Greenfield fait aussitôt seller les chevaux et part. Bientôt un épouvantable spectacle frappe ses yeux : le malheureux enfant est là, respirant encore, les entrailles pendantes et les membres broyés.

On suit assez péniblement la piste du fauve à travers les hautes herbes. Au bout de trois heures de recherches, les chasseurs entendent tout près d'eux le lion qui s'échappe, mais ils n'ont pu l'apercevoir. Après une longue heure de vaine poursuite, convaincu que le fauve s'est caché dans d'épaisses broussailles, M. Greenfield ordonne à ses gens de l'attendre et se dirige, seul, vers le fourré.

Au même instant, le lion bondit sur lui. M. Greenfield a tout juste le temps de décharger sur son redoutable adversaire un coup de sa carabine. Le fauve répond par un rugissement et s'affaisse ; de larges gouttes de sang attestent qu'il est grièvement blessé.

" Mais, nous dit M. Greenfield, en chasseur prudent, j'attendis l'effet de ma décharge. Une demi-heure après, comme je m'avançais avec une discrétion qui se comprend, une masse énorme m'apparaît derrière une souche d'arbre : ne pouvant viser la tête du lion, j'hésite à faire feu, mais mon compagnon Kalinby, posté derrière moi, envoie une balle qui blesse au dos le terrible félin.

" Le lion se redresse et marche droit sur moi, la crinière hérissée, l'œil en feu. Je lui envoie mes deux coups de carabine à bout portant. Le lion bondit, me